

## Dieu n'est pas Dieu, nom de Dieu !

*Le Notre Père, une prière déroutante à un dieu déroutant*

Jean-Mathieu Thallinger, Mulhouse Saint-Marc

Le Notre Père est une toute petite chose monumentale....

Il est prononcé probablement, un milliard de fois par semaine (si on suppose plus de 2 milliards de chrétiens dont la moitié auraient une pratique régulière) dans centaines de langues différentes.

Il est à la fois tellement simple, connu de tous, et inépuisable.

S'il fallait le comparer, je dirais qu'il est le contraire du chewing gum, qui perd sa saveur à force d'être remâché et qu'il serait plutôt comme du sel qui conserve sa saveur infiniment.

Marqueur identitaire depuis les premiers siècles du christianisme, il faisait à ses débuts partie du pack du baptisé, avec la Sainte-Cène et la confession de foi du Credo. Ce n'était en effet qu'une fois que l'on avait suivi un catéchisme, puis que l'on avait été baptisé que l'on avait le droit de le prononcer.

- Les plus grands théologiens s'y sont intéressés, ont écrit des bibliothèques de traités, de commentaires.
- les plus humbles y trouvent une nourriture en le prononçant lentement, le soir en s'endormant, le matin en se réveillant, Et pour beaucoup de personnes il sert de guide et de modèle de prière personnelle, soit qu'ils se disent qu'ils ne savent pas prier, soit qu'ils se disent que cette prière est une prière complète, qui contient tout ce qui peut être dit à Dieu. Et, je crois qu'ils ont raison en cela, nous le verrons.
- Il sert de trait d'union entre croyants, comme autrefois lorsque dimanche, les cultivateurs pris par les travaux des champs ne pouvant pas assister au culte, déposaient leur outil de travail quelques instants lorsque le son des cloches retentissait au village pour s'associer avec la communauté rassemblée. C'est ce que nous avons vécu le 25 mars dernier, lorsqu'à l'appel du pape François beaucoup d'Eglises dans le monde dont notre Eglise protestante d'Alsace et de Lorraine, se sont associées, pour dire ensemble un Notre Père à midi, parce que comme les paysans d'antan, il ne nous était pas possible de participer au culte en présence.
- Enfin, quel aumônier, quel pasteur, quel croyant n'a pas vécu des moments forts en disant le Notre Père dans une chambre d'hôpital avec une personne inconsciente ou aphasique, ou en fin de vie ?

Dimanche dernier, le thème du culte était l'Eglise chantante, aujourd'hui il nous est proposé l'Eglise priante. J'aimerais donc partager avec vous réflexions, à partir de cette. Nous demander : qu'est-ce que prier, et : qui est ce Dieu que nous prions.

D'ailleurs dans l'évangile de Luc, il nous est dit que c'est pour à cette question que Jésus va répondre lorsqu'il dira le Notre Père : *1 Jésus priaît un jour en un certain lieu. Lorsqu'il eut achevé, un de ses disciples lui dit : Seigneur, enseigne-nous à prier, comme Jean l'a enseigné à ses disciples. (Luc 11,1).*

Je vous proposerais de prendre cette prière d'abord mot par mot, avant d'en tirer quelques hypothèses.

La première chose qui m'apparaît, lorsque je dis les mots les uns après les autres, c'est le caractère déroutant de ce texte : Faisons l'expérience :

### **NOTRE**

Tiens ? Je me demande pourquoi « notre » Père et pas « mon » Père. Je suis seul dans ma chambre, comme Jésus m'y a invité, et je dis « notre ». Cette prière me met en lien déjà avec d'autres. Je ne

suis plus seul. Aucune prière n'est solitaire, même si je suis au plus profond du gouffre : si la maladie m'affecte, qu'est-ce qui me fait peur, d'être séparé de mes proches, si un proche est malade, d'être séparé de lui.

Et je me dis que ce que je vais dire ne concerne pas que ma seule vie individuelle, mes besoins personnels, peut-être égoïstes, mais que je suis un être de liens. Je sais déjà que si ma préoccupation était la pluie qui manque à mon potager, celle-ci pourra aussi inonder la terrasse de mon voisin qui a prévu un barbecue. Je comprends déjà que celui à qui j'adresse ma prière n'est pas que mon dieu personnel, il n'est pas ma propriété, il est celui d'autres aussi.

Je comprends la dimension double de cette prière, à la fois personnelle et communautaire. C'est peut-être pour cela que cette prière deviendra l'oraison (la prière) dominicale des communautés chrétiennes.

Il s'agit de ne rien demander, de ne rien attendre que je ne souhaite aussi pour les autres.

Une forme de class-action chrétienne : où je deviens porte-parole, porteur des préoccupations collectives.

Je ne sais plus qui remarquait récemment "*L'individu a beaucoup plus d'importance que le collectif aujourd'hui, et c'est dangereux*". Hier c'était l'inverse, le collectif pouvait écraser l'individu (rappelons-nous la phrase de Caïphe : « *il est plus avantageux pour vous qu'un seul homme meure pour le peuple, et que le peuple entier ne meure pas ?* ») mais aujourd'hui l'individualisme morcèle à l'extrême les sociétés qui se tribalisent jusqu'à devenir un puzzle de revendications personnelles extrêmement difficile à rassembler (et à gouverner).

Toute la prière est dite en nous » :

« Notre », « donne-nous », « pardonne-nous », « ne nous laisse pas entrer en tentation »...

## PERE

Le second mot est Père. Dieu est « père ». Jésus n'invente pas la notion d'un dieu-père, la tradition juive l'utilisait déjà, le christianisme n'en a pas l'exclusivité ; mais il en fera son image de dieu principale.

Sans entrer dans les débats sur la masculinité de cette figure et ce qu'elle peut renvoyer de négatif si on y projette l'imperfection des paternités humaines, ou son caractère patriarcal, notons simplement ce qu'en dit Elian Cuvillier (dans un commentaire sur le Sermon sur la Montagne) : « *Dieu n'est pas un homme par différence d'une femme, c'est sa fonction paternelle qui est ici mise en scène, ... il parle, il fait alliance, il s'implique dans l'histoire des hommes, ... et aujourd'hui une femme peut tout à fait occuper ce rôle* ».

Par notion paternelle je n'entends pas « un homme », mais des fonctions :

- La transmission d'une identité qui est source d'une grande liberté. Me situer comme enfant de ce père divin, comme toi, comme tous, me donne à la fois un ancrage et grande liberté. Je suis français, alsacien, protestant, d'une famille particulière dont je porte le nom... mais aucune de ces identités ne m'enferme, ne me sépare de toi qui en aurait une autre et en même temps, je n'ai pas besoin de les rejeter, car mon identité première est celle d'être enfant de ce père qui est aussi le tien, de celui de tous, les autres identités sont, quant à elles relatives.
- La dimension affectueuse si, comme beaucoup le supposent, le mot original prononcé par Jésus était l'araméen « abba » : « papa », mais on peut y entendre aussi « maman ».
- une proximité ontologique, c'est-à-dire dans l'essence de ce que je suis, entre Dieu et moi. On pourrait dire que dans mon ADN il y a une part d'ADN de ce Père, comme il y en a en chacun de nous.

Mais une part seulement, car cette proximité qui n'est pas confusion non plus, je tiens de mes parents, mais ce n'est qu'une part d'eux qui est en moi. Et la fonction du Parents, n'est pas de faire de moi leur clône, mais surtout de m'aider à croire et à acquérir mon autonomie et ma liberté et un jour à partir. Si j'ai « de » Dieu en moi, je ne suis pas Dieu.

## AUX CIEUX

C'est pour cela que s'il est proche, très proche de moi comme Père, en même temps il est dit lointain et inaccessible. Jean Chrysostome dira « *l'intervalle qui sépare l'homme de Dieu n'est pas moindre que celui qui sépare l'argile et le potier, ou plutôt il est incomparablement plus grand* », comme un contre-point ou une limite à l'excès de proximité induite par la notion paternelle. Saint-Augustin le remarquera aussi parlant de notre distance à Dieu comme « *plus intime que l'intime de moi-même, et plus élevée que les cimes de moi-même* »

Ce n'est pas moi qui suis à l'origine de Dieu, ce n'est pas à moi de le nommer. Je ne peux pas me l'approprier, je ne peux même pas le situer. On sait que chacun, à son goût, dira qu'il le trouve et le rencontre dans la nature, dans l'Eglise, dans le Saint Sacrement, au haut de la montagne, dans le cœur de l'homme, dans un projet politique...

Soit... chacun peut penser ce qu'il veut se dit-on souvent. Mais quelle prétention ! Tout ce que je sais c'est qu'il vient là où nous sommes car il est Père, mais qu'il est où nous ne pouvons aller. Ce n'est pas moi qui aie à le trouver, c'est lui qui vient Nous trouver.

## LE NOM SANCTIFIE

Il a un nom, mais ce nom est à part. C'est le sens du mot « sanctifié » : à part, qui ne ressemble à aucun autre. Le nom de Dieu n'est pas comme les autres noms, comme la tradition juive y tient farouchement, et avec raison je crois, en refusant de le nommer et même de toucher son expression écrite dans les rouleaux sacrés de la Torah. Choisit-on de nommer ses parents ?

Je ne peux, pour parler de ce dieu, qu'employer des sur-noms, des symboles : il est « comme » un Père, un Seigneur, un rocher, comme la lumière...

Cette mise à part de son Nom, est aussi une invitation à mettre du temps à part pour Lui dans mon existence. Du temps auxquelles les activités qui me suroccupent ne devraient pas avoir accès : un temps réservé de culte comme à cet instant pour vous qui nous regardez, un temps de prière réservé à un moment de la journée, un temps vraiment gratuit. Le temps « sanctifié », un temps accordé à l'inattendu. Est-ce que je peux arriver à accepter que je ne sois pas le maître absolu de mon temps, et de la place pour l'inattendu ?

## Que ton règne vienne

L'idée est la même. Le règne, que l'on pourrait traduire par sa présence dans le déroulement de nos existences, par le projet de justice et de paix qu'il a pour nous, est dit « à venir ». Le royaume est encore à établir. Mais comme pour ce que nous disions à l'instant : si nous avons déjà rempli complètement nos agendas des jours, des semaines, des années à venir, par nos projets personnels, nos désirs, quelle place restera-t-il pour l'irruption du royaume totalement nouveau et certainement encore impensé de Dieu ?

## Le « pain de ce jour », le « pain essentiel »

Le mot *epiousios* a une particularité. Comme le nom de Dieu, c'est que c'est un mot inconnu. C'est la seule fois qu'on le trouve dans la Bible et même l'unique occurrence dans toute la littérature grecque de l'antiquité. C'est un néologisme, peut-être un mot qu'aurait inventé Jésus pour la circonstance. Les Eglises ont choisi de le traduire par le pain « de ce jour », ou « quotidien », en référence à la manne qui tombait du ciel chaque matin et ne pouvait être conservée. Mais il y a une seconde tradition, qui remonte au moins au quatrième siècle (dans la traduction de la Vulgate, première Bible en latin par Jérôme) traduisait le mot par le pain « supersubstantiel », aujourd'hui, nous dirions « le pain essentiel ».

Nous pouvons entendre donc « donne-nous le pain essentiel » c'est-à-dire « donne-nous ce dont nous avons besoin pour vivre ». Non pas ce que nous désirons, non pas ce dont nous pensons avoir besoin, mais ce dont toi, Dieu, tu sais dont nous avons besoin. Si nous restons dans le registre de la métaphore « père-enfant », un père sait a priori mieux que l'enfant ce dont celui-ci a besoin pour se nourrir.

Vous direz peut-être: la foi serait-elle infantilisante ? Je dirais plutôt qu'elle est un équilibre. Devant Dieu, devant l'immensité des questions, devant l'ultime ou l'absolu, je me reconnais enfant, je me reconnais dépendant, faire partie de la famille humaine, et cela me donne une responsabilité et une maturité.

Et cette demande comme tout ce qui a précédé se mue en un étonnant paradoxe : finalement nous ne nous demandons rien à Dieu, sinon qu'il nous donne ce que Lui jugera bon.

**On pourrait dire que ce que nous prions c'est : « donne-nous ce que nous ne demandons pas »**

Jésus retourne donc de la façon dont nous comprenons la prière. Lorsque nous disons donne-nous notre pain essentiel, nous disons en fait : « donne-nous ce que nous ne demandons pas ».

Le métropolitain A. Bloom disait : « *intercéder ne signifie pas parler au Seigneur en faveur de ceux qui se trouvent dans le besoin ; **intercéder veut dire « faire un pas »**, un pas qui nous porte au cœur d'une situation ; un pas, qui une fois fait, nous interdit de nous désengager car nous avons alors assumé un engagement qui fait désormais partie de nous-mêmes ».*

Elian Cuvillier ajoute encore « *la prière n'est pas demande d'objet susceptible de combler mais confiance absolue dans celui qui, comme autrefois au désert, nourrit son peuple au jour le jour ».* En contre-exemple il évoque un épisode amusant plus loin dans l'évangile de Matthieu, qu'il nomme , « l'anti-Notre Père ». C'est le jour où Jacques et Jean viennent avec leur mère qui va demander pour eux à Jésus (Matthieu 20 et dans l'évangile de Marc, les disciples font leur demande eux-mêmes, comme des grands) : « *Ordonne, lui dit-elle, que mes deux fils, que voici, soient assis, dans ton royaume, l'un à ta droite et l'autre à ta gauche ».*

Sa prière n'est même plus une demande, c'est une injonction.

Jésus lui répondra « *Vous ne savez ce que vous demandez...* ».

La leçon de prière telle que nous pouvons la recevoir du Notre Père c'est que prier n'est pas demander, **mais se placer en situation de recevoir**, comme nous l'avons chanté tout à l'heure « les mains ouvertes devant lui ».

C'est ce que dit Jésus dans son introduction au Notre Père « *Quand vous priez, ne rabâchez pas comme les païens ; ils s'imaginent que c'est à force de paroles qu'ils se feront exaucer. Ne leur ressemblent donc pas, car **votre Père sait ce dont vous avez besoin, avant que vous le lui demandiez** ».*

---

Maintenant arrêtons-nous encore un instant sur la seconde leçon de théologie que Jésus fait à ses disciples. Elle concerne celui à qui s'adresse la prière, ce « Dieu qui n'est pas un dieu », comme le dit le titre de cette prédication :

### **Dieu n'est pas Dieu, nom de Dieu !**

Si nous récapitulons :

- Il n'est pas mon Père, mais « *Notre Père* ».
- Nous sommes à son image, mais nous ne pouvons pas voir son image, nous ne pouvons le voir et vivre (Exode 34)
- Il est proche mais aussi « *aux cieux* », lointain
- Il a un nom mais ce nom est « *sanctifié* », mis à part de tous les autres noms.
- Il « *règne* », mais pas encore, « *Sur la terre comme au ciel, « mais son royaume n'est pas de ce monde »*, comme le disait Jésus à un autre moment : « *On vous dira il est ici, ou : Il est là. Car voici, le royaume de Dieu est au milieu de vous... N'y allez pas, ne courez pas après* » (Luc 17,21-23). Ce règne ne viendra peut-être que par le « *Nous* » de la prière, car ce n'est qu'au milieu de nous, que peut intervenir sa justice. Il n'y a pas besoin de justice pour des personnes

totale­ment seules. Certains rêveraient peut-être de vivre totale­ment isolés et indépen­dants, sans se fro­ter aux autres, au péché, à l'injustice. Se disant que tout serait plus simple. Rester confinés, à l'abri, à l'écart ? Mais pour qu'il y ait royaume de Dieu, il faut un Nous, Je fais partie d'un Nous.

Finalement le dieu que dessine Jésus, nous échappe toujours tout en se rapprochant de nous, comme la savonnette dans la baignoire. Nous le rencontrons par la Bible, nous lui parlons par le Notre Père, mais nous n'avons jamais fini de le chercher.

Ce Dieu qui n'est pas dieu, c'est-à-dire qu'il n'est pas un dieu comme ce que nous pensons être un dieu. C'est ce qu'on appelle un le dieu « *tout autre* », le dieu transcendant.

Prier le Notre Père c'est nous placer en face d'une altérité-transcendance, qui à la fois échappe toujours à nos certitudes et que nous rencontrons inmanquablement par la confiance.

Et ce dieu tout-autre, cette altérité radicale de Dieu, transforme notre rapport au monde dans lequel nous vivons. Parce que :

- reconnaître l'altérité de Dieu c'est démagifier le monde. La magie est en effet la croyance en un pouvoir que nous pourrions exercer sur le monde. Elle est commune d'ailleurs à la fois aux athées et aux des religions. Dans l'histoire il y a eu des associations étonnantes entre athéisme et religion dans l'histoire que nous n'aurons pas le temps de développer ici. En effet, nous pouvons remarquer que tous deux, athées et religions, prétendent pouvoir exercer un pouvoir et un contrôle sur les éléments matériels du monde et sur la compréhension de ce qu'est l'homme. Tous deux se situent de la même manière dans le registre de la connaissance et du savoir absolu (bien évidemment la remarque est simplificatrice, athéisme et religions n'existant pas à l'état pur mais présentent une infinité de nuances). Ils savent. Moi, devant le dieu-autre, je crois que lui sais, et que je sais bien peu.
- reconnaître l'altérité de Dieu, c'est aussi reconnaître à la fois la finitude humaine : nous ne sommes pas immortels, et en même temps croire en l'éternité : le ciel est ouvert mais sanctifié, c'est-à-dire inaccessible à mon savoir, à ma connaissance, à ma description, sinon par le langage poétique et la voix de l'espérance et des promesses ouvertes au matin de Pâques : « *vous cherchez Jésus qui a été crucifié. Il n'est point ici; il est ressuscité, comme il l'avait dit* » (Matthieu 28,6). C'est tout ce que je sais.
- reconnaître l'altérité divine c'est me situer comme enfant devant un Père. C'est-à-dire reconnaître que je ne suis pas tout, que je ne sais pas tout, que j'ai à apprendre encore, mais aussi que je me sens en confiance, en sécurité, et aimé. C'est ne pas donner crédit au génial expert en humanité, mais aussi en dépression, Woody Allen qui disait : « *L'humanité est à la croisée des chemins : une route mène au désespoir, et l'autre à l'extinction totale. Prions pour avoir la sagesse de faire le bon choix !* ». Non, prions car Dieu fera le bon choix.
- reconnaître l'altérité divine de ce Dieu qui n'est pas un dieu me dispense finalement de choisir entre les registres de la preuve ou de la non-preuve. Dieu ne se prouve tout simplement pas. Les débats sur l'existence ou la non-existence, l'efficacité ou la non-efficacité de la foi, de la prière ne me concernent tout simplement pas.

*Avec le Dieu-altérité, je suis à la fois croyant comme les croyants, agnostique comme les agnostiques, et athée comme les athées.*

*En effet, avec les athées, je suis d'accord pour dire que Dieu ne peut pas se prouver scientifiquement. Avec les agnostiques je suis d'accord pour dire qu'il y a bien des choses, peut-être toutes, que je ne*

*sais pas ni ne connaît de Dieu. Avec les croyants je suis d'accord pour dire que le ciel est ouvert à quelque chose/quelqu'un que je nomme Dieu, à défaut d'autre mot car il faut bien des mots même pour évoquer l'innommable.*

*Mais par contre, avec les athées je ne suis pas d'accord pour affirmer qu'il n'y a pas de dieu, qu'il n'y a rien au-delà de l'horizon, que la mort est la fin de tout, l'espérance une illusion. Avec les agnostiques je ne peux pas me satisfaire de l'indifférence, et de croire sans continuer à étudier, chercher, prier. Avec les croyants je ne peux pas me satisfaire du mot « Dieu » dont je suis conscient qu'il ne le nomme qu'imparfaitement et je ne peux pas me satisfaire de croire que mes rites, traditions, pourraient suffire à dire et à enclore Dieu.*

Je crois en fait en quelqu'un/quelque chose, que je nomme « Dieu » par commodité, même s'il est à la fois autre chose et autrement que ce que nous nommons habituellement dieu. Raphaël Picon disait « *Quand je dis « Dieu », ce n'est déjà plus Dieu que je dis* ».

Si la science, la raison, la logique, les expériences personnelles pouvaient prouver Dieu, alors Dieu ne serait plus Dieu. Si moi petit homme, j'étais capable de me mettre au niveau de Dieu par mon intelligence, je n'aurais plus besoin de lui. La foi qui se démontrerait ne serait plus de la foi, c'est-à-dire de la confiance, mais une certitude. Or il n'y a pas de foi là où il n'y a pas de possibilité de ne pas croire, la foi ne peut être que libre.

Je ne peux donc pas prouver Dieu, je ne cherche pas à le prouver, je ne le prouverai jamais.

Je m'extrahis donc de ce débat pour continuer à chercher ce Dieu qui demeurera toujours je le sais, inconnaissable, improuvable, incomparable, immaîtrisable, inenfermable.

Et, pour ce faire, je sais que je n'ai pas besoin d'aller chercher où sont les cieux, mais qu'il suffit de partir à sa rencontre pour le voir *apparaître* au détour du désert peut-être, qui sait, sous l'apparence d'un petit buisson en flammes ?

### **« Je crois pour rien ? »**

Nous pourrions nous demander cependant : comment croire avec toutes ces incertitudes qui pourraient nous déstabiliser ?

- Peut-être par l'expérience d'abord : parce qu'à force de creuser ce vieux texte biblique, comme aujourd'hui cette petite chose qu'est le Notre Père, nous ne cessons d'exhumer des traces du passage de ce Dieu.
- Parce que la quête de ce Dieu tout-autre, s'appuie sur la foi et la confiance dans la promesse que ma prière qui demande à Dieu l'essentiel dont j'ai besoin sera entendue :

Cet essentiel consiste en un dépouillement de moi-même

- Non pas un dépouillement de mes biens qui serait encore un fruit de ma volonté
- Ni un dépouillement de mes sentiments, de mes émotions ou de mes désirs pour me métamorphoser en une sorte d'ange éthéré, ou de bouddha désincarné, fruit de mon imagination.

Non, le dépouillement de la prière à Dieu c'est le dépouillement de toutes mes demandes, c'est me remettre en confiance à Dieu, jusqu'à pouvoir dire « *je crois pour rien* ».

On ne choisit pas de croire comme on choisirait sa voiture, en fonction de ce qu'elle va me faire économiser en carburant, gagner en prestige, ou m'offrir en confort. La foi n'est pas non plus une épargne-retraite, une assurance-maladie, ou un investissement en bourse. Elle n'est pas non plus

une solution de de bien-être, une méthode pour me soulager du stress de la vie moderne. Elle n'est toujours pas plus une vérité philosophique supérieure aux autres ou le projet politique idéal. Dieu ne s'explique pas, ne se justifie pas, ne se prouve pas, ne donne pas de stocks options, ne prolonge pas la vie.

Ce n'est que lorsque nous arriverons à accepter cela, lorsque nous pourrons dire à Dieu en toute simplicité et confiance « *que ta volonté soit faite* », que nous permettrons à Dieu d'être vraiment Dieu.